

## La laïcité radicale du sacré

Nicolas Lévesque

---

Numéro 235, hiver 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lévesque, N. (2011). La laïcité radicale du sacré. *Spirale*, (235), 38–40.

# La laïcité radicale du sacré

PAR NICOLAS LÉVESQUE

Je vais tenter de défendre l'indéfendable, c'est-à-dire de remettre en question un pilier : le concept de la séparation du religieux et du politique. Car s'il est facile de critiquer, vu d'ici, la fusion entre l'Islam et la Cité (la politique, la vie quotidienne), il paraît plus choquant de remettre en question l'opposition binaire que nous entretenons entre politique et religion. L'idée d'un État moderne, occidental, neutre (judéo-chrétien?) ressemble à celle de l'arbitre impartial qui ne fait pas lui-même partie du jeu, mais organise le jeu, le régleme, assure la gestion du rapport entre les différentes religions, ce qui laisse entendre que l'État serait lui-même en dehors de la sphère religieuse, l'identifiant d'emblée comme son dehors, son étranger, son étrangeté à gérer, à contrôler, à surveiller. Cette conception de la neutralité de l'État est la suite logique de la tradition philosophique qui tend vers l'idéal d'un discours universel, d'une position objective, impersonnelle, du penseur, voire du scientifique, qui tous deux verraient les choses sans voile — entendre : sans le voile du féminin, du passionnel, de l'esthétique. L'idéal de l'État neutre est le prolongement de l'histoire de la pensée occidentale depuis Platon, l'aboutissement, pourrait-on dire, de l'homme de la Cité qui parvient à cet idéal en excluant la femme en lui, l'artiste en lui. Voilà une définition de la neutralité ayant des effets qui n'ont rien de neutre.

Je parlerai donc ici *après* Freud, car la question la plus importante, la plus actuelle, à mes yeux, est de savoir *en quoi le passionnel peut être laïque*. En rejetant la passion du côté du religieux et de la vie privée (et donc hors des affaires de l'État), l'État se place d'emblée dans le système religieux, directement en face de lui, dans le miroir de ses oppositions millénaires, dans sa « théo-rie », tout en croyant précisément y échapper. Comment se surprendre alors que cet État de la Raison ne parvienne plus à inspirer la « passion » de la chose politique, éteigne aussi, du coup, tout élan passionnel pour un projet de souveraineté du Québec (même ouvert, pluriel et laïque), se tienne loin de tout sujet chaud, ne soit pas capable d'imaginer une place publique pour les arts, les lettres et les penseurs du désir, de la colère, des entrailles de l'homme ?

Les affaires du cœur ne sont pas les affaires d'État... car au cœur de l'État se croyant neutre gît une névrose obsessionnelle, la peur de tout ce qui ne se contrôle pas, ne se calcule pas, ne se mesure pas. L'isolation phobique de tout signe

religieux témoigne de cette panique et elle va de pair avec la mise en quarantaine des représentants de la démesure, de l'affect, du jeu incontrôlable du symbolique que sont les artistes et les intellectuels. Car il n'y a pas d'art, ni de véritable pensée sans un certain rapport à l'au-delà, à la limite, au mystère, à tout ce qui nous échappe, à tout ce qui est exclu, marginal. L'État ne devrait-il pas être précisément le gardien du sacré, l'instance qui protège l'énigme ? Un État de l'« ana-lyse », de la pulsion de mort, qui dissout les liens tricotés trop serrés, les fantasmes d'origines purifiées, qui empêche tous les cercles de se refermer sur eux-mêmes ? Un État qui, donc, empêcherait les religions officielles de s'emparer de l'origine et du destin, et les savoirs rationnels et scientifiques de croire cerner le réel comme un tout sans restes. Un État qui s'assurerait que le mystère demeure mystérieux, une source infinie qui ne trouve jamais *son* langage, *sa* représentation, *son* rituel. Paradoxalement, il est possible de retrouver dans les religions cet interdit, ces cendres de l'archive, cette sagesse de la perte, mais les religions se sont construites, institutionnalisées, dans l'oubli de ce deuil fondamental, comme pour le recouvrir, le cacher au creux des temples.

On ne peut battre les religions que sur leur propre terrain, en y voyant une mainmise sur un sacré qui aurait dû demeurer le sacrifice ultime, le Graal fracassé ou jeté dans un puits sans fond, le parchemin ultime devenu illisible, l'anneau magique jeté dans un volcan, comme dans ces films pour enfants où ni les bons ni les méchants ne se retrouvent avec l'arme absolue à la fin du scénario.

Et qui sont ces gardiens du sacré, ces mercenaires du fragment, la Résistance au Tout, sinon les créateurs et les penseurs ? N'est-ce donc pas d'abord et surtout cette séparation trop hygiénique du sacré et du politique qui est la cause plus profonde de la crise actuelle de la culture, de son refoulement de plus en plus prononcé dans l'espace public ? À ne plus vouloir aucune limite extérieure, aucun au-delà, l'homme n'est-il pas devenu trop humain, trop familier ? N'a-t-il pas ainsi éteint son désir qui étouffe au milieu d'un cercle de connaissances et de compétences ? Ne voit-on pas le Capital tourner en rond, sans point de fuite, sans horizon ? Ne faut-il pas placer à nouveau la dimension d'une *religion sans religion* (pour reprendre l'expression de Derrida) au cœur de la Cité, c'est-à-dire trancher le cercle, le transformer en spirale, lancer dans le

monde une *tout autre* transcendance (un au-delà qui refuserait toute ontologie) ? Ne sommes-nous pas mûrs pour le *deuil du deuil*, celui qui ne débouchera sur aucune idole, aucune dernière étape, mais plutôt sur un dehors aussi étranger que l'espace, la nuit, les étoiles inconnues, les Voies lactées au sein de chaque être humain ? Nous avons besoin de la dimension extraterrestre, tout en résistant à lui donner un seul visage ; plutôt mille, des milliers, des millions, une source de formes intarissable. Ce serait, dans le système d'éducation et, plus largement, dans l'espace culturel, la responsabilité des arts, des lettres et des sciences humaines de porter et de défendre ce deuil radical, cette dimension de l'impossible, du mystère, de l'altérité — du poétique.

Je souhaite une laïcité radicale, un athéisme qui, au bout de sa nuit, n'aboutit pas au nihilisme, mais bien à une fête de deuil, à un *wake* qui rebrasse les dés, fait renaître le désir, l'avenir. Ce n'est pas en niant la religion, ses récits, ses histoires, que son deuil pourra faire son œuvre, mais en s'intéressant à nouveau aux enjeux dont elle avait pris la charge ; ne plus fuir cet héritage, mais labourer littéralement son champ, le préparer à accueillir de nouvelles semences, de nouvelles cultures. Ne faut-il pas mettre en chantier la « *transvaluation de toutes les valeurs* » dont parlait Nietzsche, en utilisant le mot « religion » comme jamais il ne l'a été, en reliant le *religere*, le lien, au vide, à l'absence, au deuil, à une communauté de l'impossible, partageant ensemble ce trou sans fond de *l'avant* et de *l'après* ? Au lieu des offrandes aux dieux, au lieu des bêtes saignées et des sacrifices humains, c'est l'idée même d'un Dieu unique que l'on devrait sacrifier, célébrer comme une offrande à l'humanité, notre lien dans l'absence de Lien, la crucifixion des majuscules, notre néant en commun, notre sacré bon temps ensemble en compagnie de l'absence.

Oui, il est grand temps de voter X. Mais n'est-ce pas, d'une certaine façon, ce que nous avons toujours fait ?

\* \* \*

*Yo ! Faut que ça glisse pour que la business se fasse !  
Dieu est mort faut bien qu'on le remplace  
Qu'on remplisse le vide qui prend toute la place  
...  
Au cœur même de l'homogène gîte l'ennemi  
Comme en moi-même la saine envie  
De miner l'unanime comme une anémie  
...  
Mais la panique nous fait manichéens  
La terreur nous éteint, faut être nietzschéens  
Ceux qui s'allient en liesse, s'allient à l'Énigme  
Ceux qui s'éloignent du vide s'aliènent les signes*

« Groove Grave », *Manifestif*, LOCO LOCASS

\* \* \*

Yo ! Je parlerai *après* Nietzsche, pour qui les arts et les lettres représentaient le refoulé de l'histoire d'une métaphysique occidentale qui a aussi, il ne faut pas l'oublier, précédé et même enfanté, d'une certaine manière, la religion chrétienne. Rien n'est moins sûr que la séparation entre religion et philosophie, ce qui a de quoi troubler les esprits cartésiens. Il y aurait un aspect religieux dans la forme même du discours, c'est-à-dire dans le déni du corps du texte, l'oubli de sa dimension esthétique, poétique, le refoulement de « *ce que les non-artistes appellent la forme* », écrit Nietzsche. Il y aurait quelque chose de « laïque » dans la résistance aux discours théoriques qui tendent à effacer la matérialité du langage et à *l'uniformiser* au

*N'est-ce donc pas d'abord et surtout cette séparation trop hygiénique du sacré et du politique qui est la cause plus profonde de la crise actuelle de la culture, de son refoulement de plus en plus prononcé dans l'espace public ?*

sein d'une terminologie. Et l'on sait que les uniformes (religieux, scolaires, terminologiques) ont quelque chose à voir avec les monothéismes...

\* \* \*

C'est peut-être l'énigme du masochisme que nous lance au visage des phénomènes comme la burqa ou le niqab, en pleine société occidentale ; car comment une femme peut-elle *choisir* de se voiler en terres du dévoilement ? On dira qu'elle n'a pas le choix, justement, que c'est son entourage, son milieu, sa culture, son mari, son ghetto, une pression externe qui porte pour elle un voile de force. Est-ce la part de masochisme qui fascine, trouble, enflamme ici inconsciemment les débats à ce sujet ? C'est bien là la limite du volontarisme que sous-entend l'idée de démocratie, celle du choix, celle de « liberté », voire de « libération » de la femme.

Le masochisme a fasciné Freud et continue de fasciner. Le crime contre soi, contre sa propre humanité. La prise d'otage de soi. Le bombardement du corps. Le prisonnier qui s'attache à sa cellule. La femme battue à son homme, à son voile, à ses lunettes fumées. Le plaisir dans la douleur, la soumission, l'éclipse de soi, l'exil de soi. L'impression que se séparer de son corps est la meilleure protection de l'intériorité, comme lancer un morceau de viande aux fauves pour sauver sa peau, comme si en se dissociant de sa carcasse on se dotait ainsi du meilleur des boucliers. *Je vous donne mon corps, je garde le reste.* (N'y a-t-il pas cette phrase, ce troc, ce *deal*, au creux de toute religion ? Cela ne fait-il pas aussi de l'hypersexualisation capitaliste une religion ?)

Le masochisme dérange aussi parce qu'il n'est pas facile de tolérer la douleur de l'autre, la souffrance de quelqu'un qui

se fait violence. Cela peut être quelqu'un de notre famille, de notre entourage, une femme voilée, un pays en voie de développement, un membre du G8. Or, la psychanalyse nous apprend que la douleur exige du temps, de l'empathie, de la proximité affective, ce qui est le contraire de la Vertu qui ne tolère aucune souffrance, donne tout de suite une solution, fait passer une loi, prescrit une drogue, n'a pas la patience de l'écoute. Comment penser résoudre rapidement et facilement des problèmes aussi graves, aussi complexes, que ceux de l'immigration et de la mixité de religions dans le corps social? Cela prend parfois plusieurs générations. Et pourquoi pas, si c'est pour bien faire les choses, se parler, se connaître, traduire la langue de l'autre? Qu'est-ce qui presse tant, sinon la pression de faire taire notre propre angoisse, notre propre incapacité à vivre le *pathos* de l'autre? Ce qui presse, peut-être, c'est d'isoler l'étranger, l'éloigner de soi avant qu'il ne me force à me remettre en question, à sortir de ma neutralité supposée, à entrer dans ma propre douleur.

Car qu'est-ce, au fond, qu'*intervenir*? Il y a bien une limite au-delà de laquelle doit intervenir la force, la loi, une force de loi (le trop-d'inhumanité qui motive l'intervention militaire dans un autre pays ou l'intervention à l'endroit d'une multinationale qui abuse de ses employés, de l'environnement, ou la DPJ qui sépare un enfant d'un parent négligent, violent,

incestueux, ou le policier qui retire doucement le fusil de la tempe d'un suicidaire, puisque chacun est aussi un loup pour lui-même). Mais il y a surtout, la plupart du temps, une zone grise, le champ des dangers nécessaires qui ne sont pas de l'ordre du trop-de-danger — le port du voile n'est pas un trop-de-danger —, plutôt des dangers à tolérer, à traverser, comme le désert de risques et d'incertitudes qui accompagne tout changement profond. *Intervenir*, c'est donc aussi, de manière moins spectaculaire, moins médiatique, s'imposer entre soi et sa propre impatience; c'est surtout donner du temps, un soutien, la chance pour l'autre de s'imposer à son tour face à sa propre urgence — car il existe aussi une impatience de l'immigrant; connaître le Québec prend du temps, cela peut prendre plusieurs vies.

\* \* \*

Les religions sont une impatience au sein du mystère.

La discrimination, la guerre sont d'autres formes du manque de patience, de l'incapacité à tolérer l'inquiétante étrangeté.

On devrait enseigner les bienfaits d'une angoisse fondamentale, permanente, indépassable, d'un malaise qui est civilisation. †

# entretien sans titre (discussing john heward)

DOSSIER 

PAR NICOLAS LÉVESQUE ET ANDRÉ LAMARRE

À l'occasion de l'exposition de John Heward à la Galerie Roger Bellemare (qui eut lieu du 15 mai au 19 juin 2010), Nicolas Lévesque s'entretient ici avec André Lamarre, qui publiait récemment un essai intitulé *Avec John Heward. Entrer dans le trait*, Éditions Nota bene, « Nouveaux Essais *Spirale* ».

*Qu'est-ce en effet que cette surface colorée qui n'était pas là avant? Je ne sais pas, n'ayant jamais rien vu de pareil. Cela semble sans rapport avec l'art, en tout cas si mes souvenirs de l'art sont exacts.*

— SAMUEL BECKETT, *Trois dialogues*

NICOLAS LÉVESQUE — Cher André, quelle belle idée tu as eue. Lorsque tu as lancé le projet de cet échange, dans les pages de *Spirale*, autour de la dernière exposition de John Heward, je n'ai pas pensé, sur le coup, que déjà, dans cet appel à l'autre, à la collaboration, au *working with*, tu me faisais entrer dans son travail, sa production récente, avant même que j'aie mis les pieds chez Roger Bellemare. *Avec* est le *four letter word* qui exprime si bien, comme tu l'as illustré dans ton essai (*Avec John Heward. Entrer dans le trait*, Nota bene, 2010), le mouvement qu'est John Heward, le fleuve qu'il est, entre les rives, entre les êtres, les identités et les œuvres artistiques; il valait mieux, en effet, ne pas rendre compte seul d'une telle production, le faire *avec* quelqu'un, *entre* nous.